

Et nous, malgré
que nous en ayons,
nous sommes tous
encore un peu de
1830.

Adrien Mithouard



HERNANI

Au fantôme de Nodier qui hante
les corridors de l'Arsenal.

En 1930, les fêtes du centenaire ont éveillé beaucoup d'échos. La Bibliothèque Nationale a consacré au Romantisme une grande exposition et l'édition s'en est donné à cœur joie. En l'année 1930, ont retenti les clairons d'un romantisme ressuscité. En 1980, cent cinquante-naire de la bataille d'Hernani... Rien ! Nous avons avec quelque hâte conçu ce numéro pour que l'événement, important en son temps, ne meure pas tout à fait en silence. Avec le recul nécessaire, nous pouvons faire le point, sortir le sextant et voir où en sont les astres.

Plusieurs chemins s'ouvraient à nous :

1°. Nous pouvions rappeler l'actualité du romantisme, le travail universitaire, la bibliographie abondante parue jusqu'à ce jour.

2°. Nous pouvions essayer un travail sociologique et voir ce qui reste dans nos moeurs de ce romantisme qui a bousculé l'histoire des idées.

Nous avons préféré attirer l'attention sur un point moins observé : le changement de mentalité artistique au début du XIXe siècle, la

façon dont le regard s'ouvre différemment sur l'homme et la nature.

L'écroulement de la monarchie de la pensée laisse le trône vacant à l'imaginaire. L'image, d'abord libératrice, va accentuer la fermeté de son empire jusqu'à devenir tyran. D'abord poétique et charmeuse, elle va par accentuation de pressions successives devenir oppressive par abus d'ingestions. Les techniques nouvelles vont la propager à l'infini. Née d'elle, l'image va attaquer et vaincre la littérature. L'homme du XXe siècle ne pensera plus qu'en chiffres et en images; son cerveau gavé d'affiches publicitaires ne vibrera plus aux subtilités délicates de la langue qui réjouissaient nos grands-pères. Exception faite pour quelques retardataires, les botteurs fortes, seules, échaufferont leurs esprits. La "bataille d'Hernani" ne déplacera plus une troupe, plus une pièce d'artillerie, plus une escopette; on ne se bat plus pour des mots, pour un "vieillard stupide", ni pour un "lion superbe et généreux". La langue d'aujourd'hui se recroqueville dans sa fonction de communication, elle perd sa raison noble d'élever. Elle informe, échouant dans son vœu prestigieux de "former". Elle instruit comme le greffier instruit un dossier. Ce sont ce que deviennent les mots, ce sont ce que deviennent les images, lorsque dans une chirurgie cruelle on ablate la poésie. C'est ce qui advient à un monde dépoétisant le rôle souverain du poète, un monde apoétique dépouillant - comme on dépouille une venaison - le mot et son image de son fidéisme de race.

Ha!! que l'on comprend la terreur du romantique Gautier voyant s'ébouler le monde dans la fange utilitaire.

A nos vues céciteuses, ce qui paraît fantaisies pures, divagations pieuses, poèmes légères ou arts d'agrément, ne serait-ce pas une nécessité vitale inscrite au plus profond des appétences humaines? Saura-t-on vraiment ce

qui sera le plus "utile", d'avoir des "bottes neuves" aux pieds ou un "vers bien tourné" dans sa tête; d'avoir le chauffage central et une robe de chambre fourrée ou le feu divin sous son front? "L'art pour l'art", n'est-ce pas un monde retrouvé, la joie remise dans une société teigneuse? "L'utile pour l'utile", n'est-ce pas, en fin, la finalité du néant qui se mord la queue?

Etre fou de poésie et d'art comme le furent ces fous romantiques dans un temps trop bref, n'est-ce pas s'élever à une cime qui nous dépasse?

Se borner à l'utilitarisme, n'est-ce pas s'enchaîner au piquet qui ne nous laisse brouter qu'à une toise de lui?

Conquérir la lune et sa banlieue, n'est-ce pas autre chose que d'allonger d'une lieue sa longe sans en briser un maillon?

De cette génération folle d'art, on n'a retenu que la folie, nous voulons n'en conserver que le deuxième terme. Elle a allumé une guerre plus que centenaire qui semble éteinte de nos jours, mais qui brasilla par instant avec le Réalisme, le Parnasse, le Naturalisme, le Symbolisme et dans une certaine mesure dans le Surréalisme. Est-ce à dire que le vieux volcan soit éteint à jamais? Les "philistins" peuvent-ils en toute sécurité bâtir leurs résidences secondaires sur ses flancs? Peut-on s'attendre à quelque éruption subite et imprévue?

Le présent reste muet comme sur toutes les grandes questions.. l'avenir.. sait-on jamais?



Le romantisme est une affaire de style. Le style ne se sépare pas de l'homme, l'écrivain romantique s'immerge dans son style; son vers est une autobiographie à chaque rime et de cette vie intérieure il respire. C'est à partir du romantisme que "l'esthétisme" naquit. Jusque là, il n'était qu'un chapitre détaché d'une

science, il emplit alors tout l'ouvrage. Bien avant lui existaient le langage imagé, la métaphore visuelle, la couleur dans le vers; à aucun moment l'osmose ne s'était faite plus globale, l'universel n'était entré dans le poétique par le jeu des correspondances entre les perceptions.

De musical, le vers romantique devient vitrail, il s'irise, ses carreaux de couleur se laissent transpercer par l'arc-en-ciel du prisme solaire. Ça n'est plus à vrai dire une question de style - comme le peut entendre le grammairien - c'est un penser nouveau, une psychologie neuve qui transparait dans l'écriture.

Le romantisme annonce que : le peuple a droit au pain, droit au travail, il a droit aussi au rêve; nul n'a le droit de le priver de sa part de surnaturel, de merveilleux, de spirituel à laquelle tout homme qui vient en ce monde peut prétendre. Le poète, dit-il, est tout aussi utile à la société que le boulanger, le laboureur, le banquier, le drapier ou le sergent de ville, pour le bonheur et la tranquillité des peuples.



Le romantisme est à la mode. Ouvrez un magazine quelconque, vous y verrez son nom inscrit sinon la chose. Bientôt on en parlerait autant qu'en 1830. Ne s'agit-il pas là d'une mode ? On ne retient de lui qu'une caricature et qu'un mot. On le dessine enflé, d'un pittoresque excessif abusivement frénétique, habitant des châteaux hantés, se complaisant dans l'humour noir, sadiquement morbide, enfin tout le portrait posthume peint par le "surréalisme".

De ces ancêtres, nous vivons encore sur l'héritage, nous mordons encore dans le capital, leurs gênes circulent encore dans nos veines. Les romantiques ne se sont pas contentés de nous apprendre un air nouveau, ils ont soufflé dans tous les tuyaux d'orgue, sur toutes les parti-

tions, sur tous les registres, des trémolos doux aux éclats à secouer les nefs gothiques, à briser les vérines. Ils ont tonitrué avec Hugo, tremblé avec Petrus Borel, gémi avec Lamartine, pleuré avec Musset, sangloté avec Marceline Desbordes-Valmore, vibré avec Vigny, cassé des pupitres avec Berlioz, crevé des toiles avec Delacroix. On s'épuise à trouver un air de parenté à tant de romantiques qui pourtant engendrés du même père, sont de plusieurs lits et ne se ressemblent guère. A consulter les myriades d'auteurs qui se sont penchés sur leurs berceaux, sur leurs âges mûrs, sur leurs prétendues vieillesses, on reste confondu, atterré devant tant d'opinions divergentes, confuses et contradictoires.

Le romantisme est la Tour de Babel d'où est sorti la variété des langues. Chacun a chanté sa propre chanson. La critique a lu différemment le rébus romantique, sa symbolique et son héraldisme.

Des détracteurs mettent le romantisme au pilori des ennemis du genre humain, ils le repoussent comme un fléau (1) avec l'abbé Lecigne, Charles Maurras et Léon Daudet qui pourtant portent le virus. Ceux-la le flétrissent devant l'humanité, comme un Attila sous les pieds duquel l'herbe ne repousse pas. Ceux-ci ayant vécu l'été chaud du romantisme ou ayant connu les héros revenus de là-bas y voient la semence de toutes les vertus terrestres.

Les uns se sont attelés en historiens à la queue d'une grande comète : à Hugo, à Lamartine, à Vigny, à Musset, à Balzac. D'autres ont essayé, en fins limiers, de trouver sa source cachée sous les roseaux. Tel Ernest Seillière - dont l'oeuvre ne peut se résumer en un chapitre - qui y décèle un poison corrupteur partant de Fénelon et de la quiétiste Mme Guyon.

Le romantisme ne fut pas un changement radical sur le plan philosophique. La philosophie

(1) C. Lecigne: Le fléau romantique, Paris, 1909

est bien au contraire le point faible sur lequel il a chuté quand il a tenté en vain de s'expliquer. Le romantisme ne fut pas un changement radical des moyens techniques - quoi qu'on en dise - sa révolution stylistique est bien timide. L'alexandrin a peu changé, de Racine à Hugo. Le passage plus récent du canon poétique au vers libre (2) est un bouleversement dans les habitus poétiques qui, dans les esprits, n'a pas amené à sa suite de révolution armée comparable à l'autre. Nous assistons avec eux à un labourage du champ psychologique. L'accent se déplace : l'art, notion intellectuelle glisse vers la sensibilité physique, cousine avec les cinq sens, participe à la vie, le champ des idées fleurit, se colore, se peuple d'images, la description d'hier devient suggestion.

Les romantiques ont réinventé le trait d'union : rêve - réalité. Là, encore passant pour des novateurs, ils renouent avec une vénérable tradition. Pour les anciens, le rêve est l'approche du sacré, les dieux l'emploient pour conseiller nos pères dans leurs songes. Le romantique, sans l'ombre d'une gêne, va du rêve à la réalité sans apposer entre les deux la moindre frontière. Il nous donne comme vérité de pures vues de l'esprit, il nous fait toucher du doigt la réalité des mondes parallèles, des mondes concentriques. Il est loin de ce concept moderne du rêve qui nous le donne comme le siège d'un imaginaire qui serait une contre-réalité, un refuge commode pour échapper à l'incommodité du réel. S'il y a une révolution romantique, elle combat pour "l'imagination au pouvoir".

(2) Tout de même, le romantisme peut en revendiquer la paternité ayant séparé deux notions : poésie et versification, (voir plus loin : Chateaubriand). La génération du vers libre passe par l'innovation de la prose poétique : Chateaubriand - Aloysius Bertrand - Baudelaire - Rimbaud, etc. pour ne citer que les cimes visibles de loin.

Elle s'insurge contre la dictature des doctes, qu'ils sévissent en Politique, en Religion ou en Art.

Quand la cité ne s'adresse plus aux dieux et aux poètes pour guérir ses maux et panser ses plaies, c'est à désespérer d'elle. Quand elle fait confiance aux bateleurs, aux faiseurs de lois pour la tirer de l'ornière, elle garde toutes les chances de fondre dans sa boue.

La foule ovine a pu croire que la litière chaude du soir pour le délassement de ses os, que le bouillon gras pour le relâchement de ses entrailles allaient lui faire la vie douce. L'expérience l'en détourne. L'anorexie spirituelle la rend veule et débile. Les corps enfin libres ne savent plus où aller, ni quel maître servir. Elle souffre d'un imprécis malaise psycho-somatique et dans la cité scientifiquement érigée souffle un air poissé. Elle s'étiole. L'immense maladrerie des villes nouvelles demandera bien un jour des comptes aux marchands de plaisirs qui l'ont privé de poésie.



Dans notre langue écrite, nous ne pourrions jamais plus concevoir un style dépouillé, net, précis, sans une impression de langueur, de nudité, de sécheresse, d'absence d'art. Le romantisme a réintroduit la couleur dans la langue française. Il a amené aussi dans son bagage l'enflure lyrique, mais il nous garde du pédantisme qui souffle dans les pipeaux du ridicule.

Oubliez tout ce que nos poètes du XIXe siècle nous ont débité de philosophie creuse, de dandysme et de doctrines faussement libérales, ne retenez que cette leçon qui peut avoir un grand poids dans les jours incertains que nous vivons : le goût de la Beauté est l'aliment primordial qui rend la liberté à l'enchaîné, à l'esclave, au politique et au religieux.